

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alexandre FREUND

Première réponse à un ami qui
s'intéresse à mon esprit
/ Gauthier-sans-Avoir

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 233-240

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Première réponse à un ami qui s'intéresse à mon esprit

Vraiment, mon cher Pierre des Huttes, ta première lettre m'a mis le cœur en liesse. Je ne suis pas excessivement certain qu'elle me soit adressée plus spécialement qu'à un autre, mais comme l'adresse, d'ailleurs presque insuffisante, m'a semblé me convenir, j'ai décacheté ton épître, et m'en suis offert une lente et charmante dégustation.

Réellement, je crois qu'elle m'était adressée aussi bien qu'à tout autre puisque je suis ton ami, puisque j'ai de l'esprit, de cela j'en suis sûr, et puisque j'ai de la science ??? et de la jeunesse.

Tu m'accuses de ne savoir que faire de mon esprit, et je reçois cette accusation l'âme calme et le front serein parce qu'elle est vraie... mais permets moi quelques mots.

Il y a deux sortes d'esprit, celui qu'on a et celui qu'on fait. Or, celui qu'on fait, on peut s'en servir pour tel usage... qu'on veut, mais celui qu'on a, nenni.

Le second, quand il est bien fait peut se comparer à l'or pur, qu'on cisèle et qu'on travaille en merveilleux bijoux ;

quand il est mal fait, c'est un plomb vil qu'on coule en vulgaires imitations, et qui sous le moindre effort du doigt de la critique se tord, se déforme et se ridiculise ..

Le premier, mon cher ami, ne peut se comparer qu'à l'éclair. Il brille, il illumine ou il tue .. que peut-on faire avec un éclair ? . .

Tu dis que j'ai de l'esprit, et je te crois facilement, puisque la chose n'est pas pour me déplaire, mais duquel entends-tu ?...

Puisque j'ai du premier, je pourrais avoir du second. Et, si je n'avais pas du premier, je ne pourrais avoir du second. Ceux auxquels Dieu n'a pas donné la faculté d'avoir de l'esprit n'en peuvent point faire

Par ce que je t'ai dit, tu comprendras facilement que je ne sais quoi faire de mon esprit, et que je suis obligé de l'employer uniquement pour ce qu'il est, et uniquement quand il se présente, surtout si je t'ajoute que je n'aime pas faire de l'esprit, me sentant trop faible et trop paresseux pour en faire du bon et ayant trop de goût pour en faire du mauvais.

J'écris si peu !... quand je prends la plume, ce qui m'arrive bien six fois par an, c'est qu'un travers m'agace depuis longtemps chez mon voisin, alors, pour déverser ma bile je me moque de lui ou bien je fais des vers .. Et, vois-tu, les vers que je fais sont si pauvres que j'en ai pitié et il m'est arrivé bien souvent de me moquer de moi. Alors je déchire mes vers.

Voilà comment j'emploie mon esprit, et comme je compte l'employer le plus longtemps possible, cent ans si Dieu veut.

Ma science ?... qu'entends-tu par science, cher ami, ce que nous avons appris au collège ?... Alors pauvre science !!!

Tu me donnes des conseils, et je remarque que tu t'y perds un peu. L'intention est bonne, évidemment, et comme l'intention vaut l'action, j'en conclus que tes conseils sont bons, mais laisse moi t'ouvrir un panorama que tu ne

connais pas, et, après, puisque tu as de l'esprit, tu feras avec tes conseils comme je fais avec mes vers, tu en riras.

La science, mon cher, est le fond de la vie, comme l'esprit en est la lumière. Sans lumière on ne voit pas le fond, et sans le fond, dans la lumière, on se noie, on se brûle, on se perd, choisis le mot que tu voudras, les trois sont bons.

La seule science nécessaire à l'homme ici bas, est la science de vivre. La théorie s'en apprend dans les quatre Evangiles, la pratique s'en apprend, morceau par morceau, point par point, quotidiennement dans la souffrance.

Celui qui ne connaît pas l'Evangile et qui souffre n'apprend rien, parce qu'il ne sait pas appliquer ce qu'il apprend. Celui qui connaît l'Evangile et ne souffre pas ne connaîtra jamais la vie comme il faut la connaître pour l'enseigner aux autres, l'expérience lui manquera.

L'expérience s'acquiert journellement et avec peine. On peut l'acquérir de deux façons, très vite et très lentement.

Celle qui s'acquiert au jour le jour ne vaut pas grand chose parce que, lorsqu'elle est acquise on est trop vieux pour en profiter ou bien le temps a marché et elle ne vaut plus la peine d'être enseignée aux jeunes. De là le proverbe. — Si vieillesse pouvait, si jeunesse savait.

Vieillesse ne pourra jamais, mais, quand jeunesse le voudra, elle saura.

On peut acquérir en quelques années assez d'expérience pour se cuirasser contre tout déboire, toute souffrance et tout mal, et c'est très facile, je t'en parle en connaissance de cause, pour cela il n'est besoin que d'une bonne ration de cet animal aussi bienfaisant qu'allégorique, et qu'on appelle un peu partout vache enragée.

Si l'on a dans le cœur assez de foi, et dans tête assez d'énergie pour résister à la digestion de ce morceau, il faut deux ans pour faire un homme d'un gamin, pas plus, et après, la douleur peut venir, on s'en fiche.

Quand on a eu faim, quand on a eu froid, jamais le sous

en poche, ou si peu ; quand on a souffert une bonne fois ce que l'homme peut souffrir sans perdre son courage ou sa vie, lorsqu'on reparaît dans la société à sa place, après avoir tenu la grande partie des places au dessous de la sienne, on marche et on n'a plus peur, parce qu'on sait ce qu'est la vie. . . . La vie est un danger, combien d'âmes s'y perdent ?...

Je me suis souvenu du vieux dicton qui dit que tout danger connu n'en est plus un, et j'ai marché.

Tu m'as vu dans une situation convenable, instruit, avec suffisamment d'avenir pour rester à ma place et attendre les événements. Tu ne m'as pas vu portier d'hôtel, non plus défourner les briques brûlantes, non plus faire la limonade ou mettre la bière en bouteille en me remémorant mon Virgile ou mon Homère ? Tu ne m'as pas vu dormir à l'asile de nuit en rêvant du système de Kant ou de Darwin ?

Eh bien, j'ai avalé mon plat de vache enragée, et grâce à l'Evangile que je savais par cœur, je l'ai digéré ce plat et il m'a fait fort. Quand j'ai reparu au niveau que j'avais quitté, je me suis trouvé plus haut que mes voisins, j'ai regardé par dessus les têtes, j'ai vu les souffrances que je venais de supporter, et sachant quel avait été mon remède, j'ai dit et je dis encore à ceux qui sont encore où j'étais — « ayez la foi et le courage, que j'ai eu, et vous guérirez comme j'ai guéri. » Maintenant, mon cher ami, je sais et pourtant je suis jeune. Jeune n'est peut-être pas le mot juste, puisque malgré mon âge, je suis presque chauve, et qu'il me semble avoir blancs les quelques cheveux qui me restent.

Et tu me cites Hello pour me convaincre quand tu ajoutes que les meilleurs romans ne valent rien !...

Hello était un malade. Il a passé la moitié de sa vie dans son lit, comment voudrais-tu qu'il pût dire ce qui est bon ou mauvais hors son lit et son fauteuil ?

Ne cite pas et ne t'arrête pas à ceux que la maladie à rendu philosophes ; si tu t'en nourris, tu deviendras neurasthénique

ou fou. Edmond Biré dit quelque part de Hello : « il ne lui a manqué que la patience pour être un saint ».

Je te vois sourire, mon cher Pierre des Huttes, à cette citation. Tu penses que j'abonde en ton sens et que cette appréciation de Biré n'est que pour consolider ce que tu penses, en choisissant l'œuvre de Hello comme vade mecum. Détrompe-toi.

On ne peut pas plus être saint sans patience que héros sans courage, et le mot de Biré me l'aît penser à cet autre qu'il aurait pu dire aussi bien : « pour que Delille fut un grand poète, il ne lui manqua que le génie » et j'ajoute : pour que M. de La Palisse fut un richard, il ne lui manqua que les fonds.

Hello s'est rebiffé contre son sort, et ses déductions philosophiques cachent mal son esprit de révolte. Il n'a pas su souffrir, il ne peut l'enseigner aux autres, alors, sa science, vis-à-vis de la vie, c'est zéro.

Peu m'importe de connaître la philosophie, la géométrie, la physique, la chimie, l'algèbre et toutes les sciences, si je ne connais pas le moyen de me cuirasser l'âme contre la douleur ? C'est ce moyen là qui peut me procurer le bonheur et rien d'autre. Ce n'est pas de pouvoir géométrer dans l'espace qui me laissera souriant en face de la douleur, et vois-tu, mon cher, la vie est un long chapelet de douleurs que le vrai philosophe égrène en souriant. Je dis le vrai philosophe, celui qui connaît la grande philosophie qu'enseigne la souffrance.

Hello n'a jamais connu cela, je le laisse parce qu'il m'est inutile ; tout ce que son œuvre renferme de bon, je l'apprendrai mieux chez les quatre évangélistes que chez lui.

Tu me dis, excellent ami, que la lecture des romans amène les désillusions. Qu'en sais-tu, puisque tu n'en lis pas, me dis-tu ? On ne sait que ce que l'on a appris, on ne peut pas savoir ce que l'on ne connaît pas. Ignorant de la cause, comment peux-tu discourir des effets ?

Les illusions ne nous sont pas amenées par les romans, mon cher, détrompe-toi. N'est pas qui veut illusionniste, et il faut un cœur vaste pour contenir une illusion. Il faut être neuf, il faut être bon, or à ce que tu dis, la lecture des romans nous rendant vieux et mauvais, j'en déduis qu'elle ne peut nous faire naître l'illusion.

On ne connaît l'illusion que par la désillusion, et la désillusion c'est la souffrance ; toute peine qui n'est pas physique est une désillusion. Et ce qui fait des artistes en général et des poètes en particulier de grands souffrants, c'est l'illusion qui leur sombre sans cesse, parce qu'ils sont bons et qu'ils sont jeunes éternellement.

Pour eux tout est illusion... Ils cherchent sans cesse le beau !...

Illusion que le beau ! ...

Ils s'arrêtent à l'amitié... Illusion que l'amitié !...

Ils aiment... Illusion que l'amour !...

Ils croient en leur prochain... Illusion que la confiance.

Et ces gens, artistes ou poètes, courent sans cesse après leurs illusions, et sans cesse sont trompés et sans cesse ils souffrent...

C'est leur vie, c'est leur devoir, et du jour où complètement désillusionnés ils se cuirassent et ne souffrent plus, de ce jour ils ne sont plus artistes ou poètes.

Bienheureux ceux qui meurent avec leurs illusions...

Et mon ami, ce sont ces illusions qui font les romans.

Comme tu le vois, ce que tu prenais pour la cause n'est que l'effet, et la cause de cet effet, en réalité c'est la vie.....

Or, l'effet n'est mauvais que si sa cause est mauvaise ; conclus comme moi, que la vie est un danger, et conseille d'apprendre la vie, mais ne dis plus, parlant des romans que les meilleurs ne valent rien... ce n'est qu'un stupide lieu commun.

Le XIX^e siècle n'a pas inventé le roman pour s'amuser. Le XIX^e siècle commençant souffrait, il a donné un corps à

sa souffrance et le roman est né... Le produit d'une maladie peut-être mauvais, certes, mais il peut-être bon et utile, témoin Pasteur et son sérum.

Je crois, par expérience parlant, que la lecture des romans de Féval n'a fait que du bien. On y puise l'illusion, me dis-tu.

Eh bien ! si Féval peut rendre quelques uns de nous illusionnistes, je l'en applaudis, car, en ce faisant, il accomplit une bonne œuvre. Les illusions que Féval peut faire naître sont les illusions du bien... il y en a... et quiconque peut avoir l'illusion du bien, est bon.

On cherche à imiter ce qu'on lit. Vieille vérité !... alors, contemple les caractères héroïques qu'a enfantés Féval, et imite-les mon ami, tu n'y perdras rien. Si Hello au lieu de s'engloutir dans le noir de ses pensées eut lu Féval, dans son lit ou son fauteuil, il eut acquis la patience parce qu'il aurait tué son ennui, et partant, il eut pu être un saint.

Les bons romans sont à l'âme ce qu'est l'engrais à la fleur, ils la font grandir, et d'autant plus grandir qu'ils l'illusionneront et la font souffrir. La souffrance est le seul maître de la vie...

Ceux-là qui ont peur de l'illusion sont les faibles et les lâches; ce sont eux qu'une adversité abat pour toujours; ce sont les sans-caractères et les sans-cœurs, ou bien les ignorants de la vie.

Et c'est parmi eux que tu voudrais me voir ? Merci bien.

Mon cher Pierre des Huttes, laisse-moi mes illusions, et leur faillite prochaine. Que m'importe de souffrir, j'en ai l'habitude un peu, et je préfère avoir encore quelques larmes à verser et quelques mauvais vers à déchirer aussitôt qu'écrits, plutôt que d'être sec, ne rien ressentir, et ne jamais souffrir.

Laisse-moi croire au dévouement de mes amis; cette illusion me permettra de me dévouer pour eux, ce qui sera beau. Laisse-moi croire en la fidélité, en la vertu, en la

bonté, en l'amour parce que je pourrai mieux moi-même, être fidèle, vertueux et bon, quitte à souffrir quand j'aurai vu que je ne suis que dupe.

Et laisse-moi mes bons romans. Les autres, je te les abandonne pour en faire un immense bûcher, car un mauvais romancier n'a pas d'illusions, les bons en ont. Et sais-tu, mon ami, le bon roman est la fleur magnifique qui produit un antidote à l'ennui, ce tueur d'âmes et de vertus.

Et maintenant, quand tu iras dans le bois, sur la côte, écoute ton merle siffler, et ne lui en veux pas. Il a l'illusion de l'espace et il se moque bien de toi.

Quand même tout à toi.

GAUTHIER-SANS-AVOIR